

LE GÉNIE DANS LE CLOITRE

Par une magnifique matinée de mai, une fastueuse cavalcade suivait la route qui sort de Madrid du côté de l'est. A voir la richesse des costumes et la beauté des chevaux, on eût dit un cortège princier. L'un des cavaliers se faisait particulièrement remarquer par la somptuosité de ses habits, atténuée et, pour ainsi dire, éclipsée par la distinction de sa personne, comme la matière l'est par l'esprit. Ses compagnons, au nombre de dix tous plus jeunes que lui, se massaient en chevauchant à ses côtés, jaloux de recueillir les paroles qui tombaient de ses lèvres.

Quel était ce brillant cavalier qu'entouraient des cavaliers presque aussi brillants que lui ? Était-ce un roi dont le prestige s'impose despotiquement ?... Non. Mais le génie n'est-il pas aussi une royauté ? Le génie ne porte-t-il pas, lui aussi, un sceptre dont les hommes subissent avec amour l'empire souverain ?.....

— Maître ! dit Van Dyck, où dirigez-vous notre promenade, ce matin ?

Patience ! répondit Rubens, en souriant, patience ! mon Van Dyck !... Si l'on ne m'a pas trompé, je vous ménage à tous une surprise !.....

La troupe s'engagea bientôt dans un chemin de traverse, bordé de grands arbres formant une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Au bout d'un quart d'heure de marche, nos cavaliers débouchèrent sur un plateau découvert d'où l'œil embrassait une perspective admirable.

— Quel éblouissant paysage ! s'écria Jacques Jordaens avec impétuosité.

— Oh ! la nature !... la nature !... voilà le grand maître !... dit Rubens d'un ton solennel.

— Oui, la nature... la nature et Rubens ! ajouta Van Dick en jetant au maître un regard où se peignait son ardente admiration.

— Petit flatteur !... se contenta de répliquer le noble artiste